

Roch se jeta derrière la croix pour ne pas être aperçu.

La jeune fille passa près de lui sans se douter de rien, puis elle franchit la passerelle et prit le chemin du village.

—Où va-t-elle à cette heure matinale ? se demanda-t-il. Mon cœur la suit... Si... Mais non, je me suis juré de garder le silence.

Il eut un soupir et s'approcha à pas de loup du mur qui servait de clôture au jardin de l'abbé.

—Achevons notre œuvre, dit-il.

Et posant le pied sur l'une des pierres qui faisait saillie dans le mur, d'un bond vigoureux il se trouva au haut.

D'un saut il fut dans le jardin. Puis il courut à un vieux figuier, dont le tronc se tordait sous les enlacements du lierre.

Arrivé là il se jeta à genoux et se découvrit.

Le jardin du presbytère mesurait à peine deux mille pieds carrés. A part le vieux figuier et deux peupliers dont la hauteur attestait le grand âge, tout ce qui s'y trouvait avait été planté par Roch. Depuis cinq ans surtout, c'est-à-dire depuis que le vieillard n'avait plus la force de remuer les outils, le sacristain, toujours laborieux et bon, s'était appliqué à faire cette partie de l'habitation du curé et de Marie ce qu'il avait le droit d'appeler un petit paradis. Aux arbres fruitiers alanguis et rachitiques il avait fait succéder des essences plus riches en sève et plus abondantes en rapport. La greffe, pratiquée avec entente, avait servi à donner des fruits des plus savoureux.

De nouvelles treilles étaient venues marier leurs pampres verts et leurs raisins dorés à celles qui existaient déjà et qui ne donnaient, par les journées de chaleur tropicale, qu'un ombrage imparfait. De distance, un banc rustique permettait au bon prêtre de lire son bréviaire en respirant les parfums des fleurs disposées ça et là en corbeilles et en parterres. Le chèvrefeuille, la grenadille, le liseron plantés sous la fenêtre de Marie accrochaient leurs spires délicates en capricieuses arabesques, et montaient, encadrant de leur verdure et de leurs fleurs la baie, où se montrait de temps à autre la figure ravissante de la jeune fille, fleur plus enchanteresse pour le pauvre Roch que toutes celles du jardin.

Si cette apparition s'arrêtait quelques temps dans ce cadre féérique, si un sourire venait à errer sur les lèvres de Marie, oh ! alors l'orphelin sentait comme les fumées d'un vin capiteux. Ivre d'amour, un seul regard de celle qu'il aimait le transfigurait.

Roch n'aimait pourtant pas son jardin uniquement à cause de Marie. Il s'était attaché au sol même. Chacun de ces arbres qu'il émondait, échenilla, surveillait avec une sollicitude incessante, il l'avait vu naître d'année en année, il en avait suivi le développement progressif, et il pouvait se dire avec fierté que c'était là son ouvrage. Chacun de ces fleurs, qui étalait ses pétales superbes au soleil, il pouvait en quelque sorte en revendiquer la paternité.

C'est pour cela qu'avant de quitter à jamais fleurs et arbres, qu'il regardait pour ainsi dire comme ses filles et ses fils, avant d'aller au loin chercher peut-être la mort, il voulait, une dernière fois, embrasser du regard tous ces objets qui avaient eu une si grande part dans son existence.

C'est pour cela que, sans troubler le silence de ce petit coin de terre où il avait vécu près de vingt ans, il avait passé par-dessus le mur et était aller tout d'abord saluer le vieux figuier, témoin discret de toutes les joies de son enfance, compagnon aimé, et seul confident de ses peines et de ses rêves.

Involontairement il était tombé à genoux comme ferait un enfant qui attend la suprême bénédiction paternelle. De grosses larmes roulaient sur ses joues, et son regard voilé s'efforçait de concentrer en une même image tout ce qui faisait, grâce à lui, l'ornement du petit paradis.

A la fin pourtant, lorsqu'il sentit la brise caresser ses cheveux et calmer l'ardeur du sang qui battait à ses tempes, il se leva :

—C'était le seul moyen d'en finir, se dit-il, l'unique remède à mon mal. Sans doute, l'abbé et Marie me regretteront, mais ils se consoleront de mon absence. D'ailleurs je ne pouvais rester ici. Quelque empire que ma raison ait sur mon cœur, je n'aurais jamais la force d'assister à ce mariage... Loin des yeux... Non, non... elle sera toujours présente à ma vue, à ma mémoire...

Roch avait éclaté en sanglots. Le bras appuyé contre l'arbre et la tête affaissée sur le bras, il resta longtemps immobile et anéanti.

Quand il revint à lui, il eut honte de sa faiblesse et, dominant ses sentiments, il s'arracha à ces lieux si chers.

—Adieu, mon vieux figuier, dit-il. Qui sait si je te reverrai ?

Et en lançant le tronc de l'arbre de ses deux bras, il imprima sur l'écorce rugueuse un long baiser.

—Pauvre treille, continua-t-il, te souviens-tu du temps où tu nous couvrais de ton ombre, quand je venais jadis m'asseoir ici avec Marie ? Ce n'est pas moi qui, cette année, cueillerai tes raisins. Mais ils viendront, eux. Tu entendra leurs aveux et leurs serments comme tu a entendu mes soupirs et mes plaintes. Sois bonne pour eux, comme tu l'as été pour moi.

Ses yeux tombèrent sur un poirier.

—Adieu aussi, ajouta-t-il, adieu, peut-être à jamais.

Pas à pas, il s'arrêtait devant chaque arbuste, devant chaque fleur, et leur envoyait tour à tour un dernier signe d'amitié.

Il arriva ainsi sous la fenêtre de Marie. Ce fut la dernière station de son chemin de douleur.

Il avait retiré de sa ceinture la bourse d'estame et la soupesait dans sa main.

—Marie es tortie, dit-il, l'abbé est seul ; s'il dormait !

La fenêtre était ouverte. Peu élevée au-dessus du sol, il était facile de l'atteindre. D'un bond Roch eut saisi l'appui. Il se hissa rapidement jusqu'au haut.

Un instant après il était dans la chambre du curé, contiguë à celle de la jeune fille.

Le vieillard, paisiblement couché dans son fauteuil, avait fermé les yeux. La fatigue physique l'avait emporté sur la souffrance morale. Plongé dans un profond sommeil, il n'avait point entendu les pas du sacristain. Roch contempla avec vénération les traits de cet homme de bien à qui il devait une si grande reconnaissance.

Le pauvre orphelin s'agenouilla aux pieds de son père adoptif et, courbant la tête comme il eût fait devant l'image de son patron dans l'église, il pria. Puis il saisit doucement la main du prêtre, la couvrit de baisers et y déposa la bourse.

Au contact des lèvres du jeune homme, l'abbé avait eu un léger tressaillement. Roch, averti, avait repris le chemin par où il était venu. Il avait passé par la fenêtre et traversé le jardin en courant.

—Ah ! c'est vous, petits rusés, qui venez écouter la lecture du matin... Vous ne répondez pas... Approchez... Vous voulez vous amuser.

Le vieillard avait prononcé ces paroles en s'éveillant. Ne voyant personne, il s'était levé. La bourse était tombée en produisant un son métallique.

—Qu'est ceci ! dit-il en se baissant instinctivement pour la ramasser. Une bourse ? Qui l'a mis là ?

Ses doigts débiles dénouèrent le cordon.

—De l'or ! s'exclama-t-il avec un accent agité. De l'or ! ajouta-t-il au bout d'un moment de stupéfaction en versant le contenu de la bourse sur la table. Suis-je éveillé ? N'est-ce point un songe ?

Et ses yeux grands ouverts s'attachaient sur les pièces éparpillées dont le fauve éclat l'éblouissait.

—Je ne me trompe point, se dit-il en reprenant ses sens et en palpant les pièces l'une après l'autre. C'est de l'or ! de l'or vrai ! de bon et bel or ! Qui a pu l'emporter ici ? Ah ! la miséricorde divine a exaucé ma prière ! Merci, mon Dieu, merci pour eux et pour moi !

Il s'était agenouillé, laissant passer toute son âme dans une fervente oraison.

Tout à coup son regard tomba sur un papier plié qui se trouvait parmi les pièces d'or. Il le prit et lut la suscription : « Pour l'abbé Juan, curé de la Chênaie ».

D'une main trébuchante il déploya le papier. Voici ce que contenait le mystérieux message :

« Monsieur le curé, quelqu'un qui n'ignore rien de vos bienfaits et qui sait combien vous souffrez de ne pouvoir empêcher Diégo de partir pour l'armée, vous envoie ces vingt et une onces d'or afin de lui acheter un remplaçant. Ne cherchez point à découvrir l'auteur de ce don ; il se trouve dès aujourd'hui remboursé par votre sincère dévouement à ses intérêts. »

Les regards du prêtre allaient du billet à l'or étalé sur la table. Ses pensées se heurtaient à la fois à vingt conjectures différentes.

D'où lui venait cette fortune ? Qui l'avait déposée en ses mains dans un moment si propice, d'une manière si délicate ? Pourquoi le donateur ne se nommait-il pas ? Pourquoi tenait-il à rester ignoré ? C'était incontestablement un homme riche ; or, à la Chênaie, tout le monde était pauvre ou sans aisance, à l'exception du père de Diégo. Était-ce lui qui avait eu, au dernier instant, conscience de son devoir ? Quel autre était plus intéressé au salut du jeune homme ?

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, l'abbé marchait à grand pas dans sa chambre, s'arrêtant parfois brusquement, gesticulant, touchant les pièces d'or pour les faire sonner, relisant le billet, donnant en un mot tous les signes d'une extrême agitation.

—Calmons-nous, se dit-il enfin, et voyons les choses telles qu'elles se trouvent indiquées par les faits. Je dormais, quelqu'un que je n'ai pu voir est entré ici. J'ai cru sentir un baiser sur ma main. Je me suis éveillé. Cette bourse d'or est tombée à mes pieds puis j'ai trouvé ce billet. Cherchons bien. Qui est assez riche à la Chênaie pour pouvoir donner une si grosse somme ? Personne. Ceux qui sont charitables sont pauvres. Il ne reste que Gaspard. Mais pourquoi ce mystère ? Sans doute, il aura imaginé ce moyen détourné pour ne pas avoir à pardonner à son fils, tout en ne le laissant point partir.

Du soupçon à la certitude la distance n'était pas grande dans ces conditions. L'abbé s'arrêta provisoirement à sa dernière explication.

Il ramassa précipitamment les pièces de monnaie, les remis dans la bourse avec le billet et, prenant son chapeau et son manteau, il se hâta de sortir.

—Marie ! Marie ! cria-t-il. Tranquillise-toi. Il ne part pas. Il reste avec nous. Vite ! vite ! mon enfant allons lui annoncer cette nouvelle inespérée.

Il ne reçut point de réponse. Il visita toutes les pièces de la maison : il ne trouva personne.

—En attendant qu'elle revienne, dit-il, allons à l'église, prévenir le sergent.

Et, comme s'il eût été rajeuni de quarante ans, il descendit presque en courant les degrés de pierre et se trouva en quelques minutes à l'endroit où pendait la corde qui servait à appeler le sacristain. Il la tira avec un mouvement fébrile.

—Qui est là ? cria-t-on du dedans.

—C'est moi, mes enfants, répondit-il tout haletant Ouvrez, ouvrez vite, l'abbé Juan vous apporte une excellente nouvelle !

La porte s'était entre-baillée. Le curé la poussa au milieu de l'église il aperçut un homme à demi nu, les épaules couvertes d'une capote de soldat.

C'était Robreno.

—Vous voici bien matinal à votre âge, monsieur le curé, dit le brave homme en tordant sa moustache suivant sa manière accoutumée.

—J'aurais voulu me lever plus tôt encore pour vous montrer ce trésor, s'écria le vieillard, en agitant la bourse.

—De l'or ! fit le sergent abasourdi, devinant aussi tôt que c'était la rançon de Diégo.

—Oui, de l'or ! répéta l'abbé avec un geste de triomphe enfantin. Il ne part pas.

—Je le savais bien, dit sentencieusement le sous-officier. Tout cela n'était que feinte de la part de l'alcade.

—En effet ; mais où est Diégo ? Où est Roch ?

—Roch est sorti, Diégo dort.

—Roch sorti, pourquoi ?

—Je l'ignore.

—Éveillez toujours Diégo.

—J'y cours. Va-t-il être surpris, le brave garçon, en apprenant que la fortune lui est venu en dormant !

XIX

SINCÉRITÉ

C'était chez l'alcade qu'allait Marie, lorsque Roch l'avait rencontrée. Elle s'était dit qu'elle devait cette démarche à son amour pour Diégo, que les prières et les larmes d'une femme seraient peut-être plus puissantes, plus efficaces que celles du jeune homme.

Il faisait à peine jour quand elle arriva à l'habitation de don Gaspard. Devait-elle frapper, se faire ouvrir, et aller résolument au-devant d'un accueil qui pouvait être défavorable ? Valait-il mieux, au contraire, qu'elle attendit l'arrivée d'un des gens de la maison, pour faire prévenir l'alcade de sa visite ?

(A continuer.)